

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 12 (1891)
Heft: 12

Artikel: Bulletin mensuel : (7 décembre 1891)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-134205>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN MENSUEL (7 décembre 1891¹).

Au cours de travaux que faisait un propriétaire de Ramleh, près d'**Alexandrie**, des ouvriers ont rencontré un ouvrage de maçonnerie que les archéologues ont reconnu être le tombeau de Cléopâtre. Un bas-relief des plus imposants, représente, au centre, une tête de femme d'une perfection admirable. Sur les tempes, un aspic tordu remonte dans l'ondulation de la chevelure. L'agonie est dépeinte sur toute la figure. Tout, dans les traits du nez, accentués aux narines, dans ceux de la bouche, puissamment soulignés du côté du menton, indique l'esprit dominateur de la femme habituée à commander. Le front est plat. L'ensemble est de tous points d'une ressemblance évidente avec les figures des monnaies du règne de Cléopâtre. Tout cela se confirme d'une façon plus péremptoire encore par le crâne trouvé dans le sarcophage. Il est d'une forme extraordinaire : front plat, occiput très saillant, caractères appartenant bien à la reine voluptueuse dont les passions déchaînées ont fait un personnage unique dans l'histoire.

M. Maspero a soumis à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au nom de M. Boussac, membre de la **Mission archéologique du Caire**, une copie exacte du tombeau d'un personnage nommé Anna, qui avait rempli des emplois confidentiels auprès des rois Thoutmosis I^{er}, Thoutmosis II, de la reine Hatshopsitou et de son neveu Thoutmosis III, des grandes dynasties thébaines. On ignore par quels moyens cet Anna avait conservé une faveur aussi durable à la cour de plusieurs souverains successifs, ce qui n'arrivait jamais. M. Maspero a vivement intéressé l'Académie en commentant avec clarté et compétence cette copie d'un des chefs-d'œuvre de l'art funéraire chez les Égyptiens sous la XVIII^e dynastie. Le tombeau est relevé au millimètre et reproduit en couleurs avec une science admirable. Il se compose d'un portique à piliers ouvrant sur la plaine et dont l'âme du mort pouvait, suivant les croyances égyptiennes, voir encore, quand il lui plaisait, la ville de Thèbes et les lieux où son corps avait vécu. Une chambre s'ouvrait au milieu de ce portique qui s'enfonçait dans la roche vive et contenait les statues du mort et de sa famille. Scènes de pêche, de chasse et d'agriculture sur les parois; le jardin du mort et ses lacs d'eau vive, dans la

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale. — Voir la carte à la 4^{me} page de la couverture.

chambre, les longues processions de serviteurs apportant, à des dates régulières, des offrandes qui servaient à nourrir l'âme du mort, et accomplissant les sacrifices aux anniversaires de sa fête ou de son décès, tels sont les sujets peints dans ce tombeau avec une couleur vive et gaie due à un pinceau délicat.

Le rapport de la Commission italienne d'enquête sur l'**Erythrée** a été publié. Il expose les conditions de la colonie, qu'il divise en deux parties : la plaine, où le climat est torride et qui ne sera jamais productive, et les plateaux, où le climat tempéré permet la culture. D'après le rapport, Massaouah ne peut avoir d'avenir que s'il sert de débouché au commerce du Soudan. Si le négoce ne devait pas alléger notablement le budget colonial, il vaudrait mieux abandonner la colonie. Le rapport ne ménage pas les critiques aux différents systèmes de gouvernement employés jusqu'ici ; il propose de mettre à la tête de la colonie un gouverneur civil, de donner pleine indépendance à la magistrature, de supprimer l'état de guerre. Il indique de nouvelles économies à réaliser sur les dépenses militaires. Quant à la colonisation, il explique les raisons pour lesquelles on doit renvoyer à une autre époque toute tentative de diriger sur l'Erythrée l'émigration italienne.

D'autre part, la *Gazette officielle* a publié deux décrets relatifs aux impositions qu'auront à payer les populations indigènes de l'Érythrée. Le premier porte que toutes les populations indigènes, à l'exception de celles exemptées en vertu de lois ou conventions précédentes, sont tenues à payer un tribut annuel qui devra être ordinairement payé en espèces, mais qui pourra l'être aussi en nature. Ce décret rend les chefs des populations indigènes responsables envers le gouvernement de la colonie du paiement du tribut imposé à leurs sujets. Ils pourront même être chargés de la perception de cet impôt, dont leurs biens et leurs personnes répondront. Le second décret fixe le montant du tribut pour l'exercice financier en cours.

M. di Rudini a caractérisé de la manière suivante la ligne de conduite que le gouvernement italien compte suivre dans ses possessions africaines. La prévoyance nous conseille de ne pas nous laisser enchaîner par une politique audacieuse et entreprenante. Sans abandonner nos possessions ni amoindrir notre influence, nous avons adopté une attitude de recueillement. Spontanément et librement, nous avons restreint l'occupation militaire au triangle Massaouah-Asmara-Keren. De la sorte, nous avons pu réduire les dépenses militaires et alléger de plus de dix millions les charges annuelles du contribuable italien. L'Italie entend maintenir

intact le difficile pouvoir et l'influence qu'elle a exercés jusqu'ici dans cette région. Le gouvernement s'entendra avec le ras Mangascia qu'il considère comme le lieutenant de Ménélick dans le Tigré, pour établir avec lui des relations de bon voisinage. Déjà dans le Harrar, nous sommes en si bons termes avec Makonnen, autre lieutenant de Ménélick, que nous pourrons bientôt accréditer un résident auprès de lui. Les bonnes relations avec Ménélick seront rétablies sous peu, car l'Italie ne cherchera pas à susciter des difficultés intérieures à l'Abyssinie. Le gouvernement italien a agi de façon à prouver à Ménélick que l'Italie ne songe pas à amoindrir son indépendance. En fortifiant nos bons rapports avec Ménélick, Mangascia et Makonnen, nous consoliderons la paix en Afrique et nous préparerons, sur des bases solides, l'organisation de la colonie. C'est le général Gandolfi qui a été chargé d'y instituer un gouvernement civil séparant des attributions du gouverneur le commandement de l'armée. L'Italie pourrait offrir à la curiosité publique de grandioses spectacles ; elle se contentera d'une paix honorable. »

Le journal l'*Italie* annonce que le général Gandolfi, après être monté sur le plateau de l'Asmara, se rendra sur la rive droite du Mareb. En établissant des rapports de bon voisinage avec Ras Mangascia et Ras Alula, il arrivera peut-être à la délimitation des frontières, que l'on n'a pu faire jusqu'à présent à cause des dernières demandes de l'Italie à Ménélick et par lui refusées. D'après les instructions qu'il a reçues, le général Gandolfi cherchera à se mettre d'accord avec les chefs du Tigré sur les meilleurs moyens de protéger les indigènes qui habitent les pays des frontières. On veut les mettre à l'abri des razzias des prétendus chefs indépendants, aussi nuisibles aux Italiens qu'aux chefs du Tigré, reconnus comme tels par Ménélick. Ras Aloula et Ras Mangascia ne demandent pas mieux que de s'entendre avec le gouvernement italien, et l'on espère que le négous, rassuré entièrement sur les intentions de l'Italie, donnera aux chefs qui relèvent de son autorité les instructions indispensables pour arriver à un accord. Une solution paisible et normale peut seule permettre à la colonie italienne de se développer tranquillement.

Les *Mittheilungen* de Gotha annoncent que les Italiens ont activement poussé, en ces derniers mois, l'exploration des territoires que la convention anglo-italienne leur réserve comme sphère d'influence. Du 2 au 6 mai 1891, le capitaine Bottego a traversé, de Massaouah à Assab, le pays des Danakil ; bien qu'il n'ait pu, en général, s'éloigner beaucoup de la côte, son exploration fait disparaître de la carte un assez grand mor-

ceau de pays dit inconnu jusqu'ici. — Dans le territoire des Somali, le capitaine Baudi de Vesme a réussi à atteindre les pays d'Ogaden et d'Imé. Parti de Berbera, avec son compagnon, M. G. Candéo, le 23 février dernier, il arriva le 5 mars à Harar-es-Saghir, au sud de Boulhar. De là, poussant droit au sud, ils traversèrent un grand plateau sans eau qui les mena à Milmil, dans l'Ogaden, puis, après quelques excursions et détours, sur le cours supérieur du fleuve Ouébi, dans le pays d'Imé, qui venait d'être pillé par une bande d'Abyssins. Ne pouvant aller plus avant, ils opérèrent leur retour par Galadourra et le Souloul, et arrivèrent le 25 mai à Harrar. Là, tous leurs dessins, observations et collections, furent saisis par Ras Makonnen, le représentant de Ménélick. On n'ose trop espérer que ces documents soient restitués; mais le profit de ce voyage important perd beaucoup, on le comprendra, par le fait de cette confiscation. — M. Ruspoli, accompagné de M. le Dr Keller, professeur suisse, connu de nos lecteurs par son voyage à Madagascar, a entrepris l'exploration de la même région. Les voyageurs se proposent de revoir l'oasis de Faf, découverte en 1885 par M. James; puis, parvenus dans l'Imé, de traverser tout le pays entièrement inconnu qui s'étend jusqu'au Basso-Narok ou lac Rudolph; ensuite, ils essaieront de revenir à la côte par le Juba. — Signalons encore la traversée heureusement effectuée de la péninsule Somali, d'Obia à Berbera, par l'ingénieur Brichetti-Robetti, et le départ de M. Ferrandi, envoyé par la Société d'exploration commerciale de Milan, qui se propose de pénétrer, en remontant le Juba, jusqu'à Bardera, où fut assassiné von der Decken, en 1865, et qu'on n'a point atteint depuis lors; de Bardera le voyageur compte arriver à Harrar.

L'Imperial British East African Company n'évacuera pas l'Ou-Ganda, comme il en était question. Dans une grande assemblée tenue à Exeter Hall, l'évêque anglican Tucker, qui s'en retourne en Afrique, a déclaré que cette décision pourrait entraîner la ruine de l'influence anglaise dans cette partie du continent noir et encourager le commerce des esclaves. Puis il a tracé un lugubre tableau des malheurs qui ne manqueraient pas de suivre la retraite des Anglais : la discorde, l'anarchie et le massacre des missionnaires par les indigènes musulmans. Un des auditeurs a fait observer que, bien que l'ordre d'évacuer l'Ou-Ganda eût été envoyé au capitaine Lugard, il était possible de le contremander si les amis de la Compagnie fournissaient le million de francs nécessaire à l'entretien des 500 hommes d'occupation. D'autre part, M. Goshen, le chancelier de l'Échiquier, dans un discours prononcé à

Oldhaus, en Lancashire, a attaqué l'opposition qui a empêché, au cours de la dernière session, la Chambre des Communes de voter le crédit demandé par le gouvernement pour faire les études du chemin de fer de Mombas au Victoria-Nyanza. La somme demandée a été fournie par les amis de la Compagnie, qui a décidé de faire faire les études nécessaires pour la ligne susmentionnée. La direction en est confiée au capitaine du génie Macdonald qui sera accompagné par le capitaine Pringle, appartenant au même corps. Ces deux officiers emmèneront avec eux un certain nombre d'ingénieurs, afin de pouvoir faire un travail sérieux qui aura pour but non seulement de servir de base pour la construction de la voie ferrée projetée, mais, en outre, de fournir sur la géographie mal connue de cette région des données exactes. D'après ce que l'on sait déjà du pays, le terrain présente d'assez grandes difficultés à cause des hauteurs escarpées qu'il faudra franchir ; néanmoins, sir John Fowler, l'éminent ingénieur anglais, est d'avis que les frais de construction d'un chemin de fer, de la côte au lac Victoria-Nyanza, ne dépasseront pas 50 millions de francs. Le tout est de savoir si, quand les études seront terminées, la Compagnie aura l'appui financier direct ou indirect du gouvernement. Si lord Salisbury est encore au pouvoir, il fera un effort pour obtenir du Parlement une subvention ou une garantie pour le paiement des intérêts des actions, d'autant plus que le chancelier de l'Échiquier, est un des parrains du projet ; mais il aura aussi à compter avec l'opposition qui, comme elle l'a fait pendant la session dernière, s'opposera vigoureusement à un pareil emploi de l'argent des contribuables. Toutefois, avec ou sans l'aide du gouvernement, le projet du chemin de fer du Victoria-Nyanza semble être en voie de réalisation.

Nous extrayons les passages suivants du rapport que le D^r Kayser a présenté le 21 octobre au Conseil colonial sur la situation des **colonies allemandes**.

En ce qui concerne l'Est africain allemand, on ne croit pas que les recettes atteignent deux millions de mares ; un subside de 2,500,000 mares sera nécessaire de la part du gouvernement.

Quant au Sud-Ouest africain allemand, une nouvelle Compagnie a été constituée.

Au Cameroun, le produit des douanes a doublé, et l'on peut s'attendre à voir les recettes de ce chef monter à 566,000 mares pour l'an prochain. Les principales recettes sont produites par l'importation des eaux-de-vie. Le gouvernement projette d'élever progressivement les

droits sur cet article, de façon à tendre à la prohibition absolue de l'alcool, grande pierre d'achoppement pour les progrès de la civilisation. La situation est favorable au Cameroun et les désordres qui y étaient survenus sont apaisés. Le Dr Zintgraff poursuit le tracé de la route qu'il avait été chargé de construire. Il a été reçu avec de grandes démonstrations de joie par les chefs de Baliburg. L'expédition du baron de Gravenreuth, contre les rebelles d'Abo, dans le territoire de Cameroun, a été couronnée de succès. Malheureusement le chef lui-même a été tué sur les bords du fleuve Sannaga. Il s'était distingué lors de la répression de la révolte de Bouchiri dans l'Afrique orientale. Quant au Togoland, malgré son désir, le gouvernement allemand ne peut y élever les droits sur l'alcool, les Anglais ayant complètement dégrevé cet article dans leur colonie voisine de Quittah. Toutefois il espère amener l'Angleterre à une entente pour mettre fin à cette situation et élever une barrière contre l'envahissement des spiritueux.

L'explorateur **Joseph Thomson**, qui avait été chargé d'occuper, pour le compte de la South African Company, le vaste plateau qui s'étend entre les lacs **Nyassa** et **Bangouéolo**, est de retour à Londres. Il a réussi, dit-il, à faire accepter pacifiquement à tous les chefs de tribus de cet immense territoire la souveraineté de la susdite Compagnie. D'après lui, cette région est extrêmement riche et fertile, aussi propre à la colonisation que les parties les plus salubres de l'Inde britannique. Sous l'influence des missionnaires de Blantyre, ajoute-t-il, les indigènes ont appris à cultiver, avec succès, le tabac, le sucre et le café. Il prétend apporter des indications géographiques qui rectifieraient sensiblement la cartographie de la région du Bangouéolo, telle que nous l'ont fait connaître Livingstone et Giraud. Il ne considère le lac que comme un affluent du Tchambezi et comme la source du Louapoula. La profondeur des eaux du lac ne dépasserait pas six mètres, même pendant la saison des pluies.

On a découvert à **Madagascar** un nouveau café; il croît sur les hauteurs qui avoisinent **Diégo-Suarez**, et sa principale qualité serait de n'être atteint d'aucune maladie; il a échappé jusqu'ici aux atteintes de l'*hemileia vastatrix*; l'avis suivant a été affiché à Diégo-Suarez : *Culture du café à la montagne d'Ambre*. La découverte de nombreux caféiers sauvages, d'une espèce analogue au Rio-Nunez, dans les forêts de la montagne d'Ambre, prouve que la culture du café pourrait être entreprise avec succès à Diégo-Suarez. Le sol au-dessous de la couche d'humus étant peu perméable, il conviendrait de le remuer profondé-

ment avant d'y repiquer les jeunes plants venus de semis, et de garnir de paille et de pierres le fond des fosses. L'irrigation pourrait être assurée soit par l'établissement d'une canalisation à flanc de coteau, soit par un système de bascules faisant monter l'eau par étages au moyen de petits tonnelets ou de seaux en cuir comme en Egypte. Le caféier ne vient bien qu'à mi-côte sur les pentes montagneuses. Il semble que les plateaux avoisinant le lac Maëri Ein, à dix kilomètres de Mahatsinso, seraient particulièrement favorables à cette culture, à condition d'établir les premières plantations à la lisière Nord des parties boisées et de les abriter contre les grandes brises du Sud-Est. Les terrasses supérieures de la vallée d'Irono conviendraient peut-être mieux encore à cause de la facilité des irrigations.

Le syndicat anglais, constitué pour l'exploitation des **richesses minérales de Madagascar**, a tenu à Londres, le 20 octobre au soir, une réunion dans laquelle il a voté une somme de 25,000 livres sterling à l'effet de subvenir aux frais de l'entreprise déjà commencée. Le président a exposé aux actionnaires que le syndicat disposait, pour soixante années, de la concession de 2,064,000 acres de terres et que ces terrains, les meilleurs de toute l'île, comprennent la presque totalité du Nord-Ouest de Madagascar. Des mines de charbon, de pierres précieuses, des gisements aurifères, des mines de cuivre sont à peu de distance de la côte, tout près d'un port naturel, dans une région où les voies de communications terrestres et fluviales ne manquent pas. Le travail est à bon marché. Le syndicat ne payera ni impôts, ni droits d'importation, ni droits d'exportation, et il a la liberté de prendre gratuitement le bois des forêts. Enfin, il a le droit, pendant quatre ans, d'échanger les portions de terrain qui ne lui conviendraient pas contre des terres à son choix qu'il trouverait plus avantageuses. « Madagascar, » dit le président, « n'est pas encore exploité ; mais, de plus, elle a un gouvernement établi, ce qui économisera au syndicat les frais d'administration civile. » Le débouché naturel des mines de charbon sera la côte d'Afrique, plus l'île de Ceylan et les Indes. Le président du syndicat a ajouté que le marquis de Salisbury, consulté sur la question de savoir si le gouvernement français avait le droit de s'immiscer dans les opérations du syndicat britannique, a répondu négativement. D'ailleurs, quelques capitalistes français sont intéressés dans l'affaire.

Au milieu de toutes les lettres, à 2500 francs la pièce, que lord **Randolph Churchill** a expédiées du sud de l'Afrique et du **Ma-Shona-land**, en particulier, au *Daily Graphic*, il s'en est trouvé deux qui ont

excité à Londres une vive gaîté aux dépens du cadet des Marlborough, moins héroïque que son ancêtre. Assez souvent nos pages sont assombries par les détails des souffrances des indigènes, pour qu'il nous soit permis d'égayer une fois nos lecteurs par le récit de l'histoire des lions rencontrés par l'arrière-petit-fils du héros de Blenheim. Il était parti de grand matin pour chasser l'antilope avec M. Lee, un ami. « J'avais un bien mauvais cheval, » écrit-il ; « impossible de tirer à la carabine sur le dos de cette haridelle. » Du gibier se présente ; mylord veut quitter les étriers pour le coucher en joue ; il tombe sur le dos et perd son chapeau dans le fourré. Déjà le preste M. Lee revient triomphant, ayant abattu une pièce. Dégoûté, le patriotique homme d'État demande à retourner au campement. On s'y achemine ; soudain, M. Lee, qui a pris les devants, se retourne et, d'un geste, signale « un animal jaune, gros comme un petit bœuf et orné d'une fauve crinière, qui détale sur la droite. Un lion ! » « J'allais descendre de cheval, » écrit lord Randolph, « car je ne craignais pas de viser un lion en pleine retraite, lorsqu'on me signala un second fauve, un troisième, un quatrième ; tout un troupeau cheminant du même côté. » — Qu'allons-nous faire ? dit mon compagnon. — « Les poursuivre, sans doute, » répondis-je, avec l'intime conviction que je faisais là une réponse absurde, ce dont je suis plus persuadé aujourd'hui que jamais, Lee m'ayant affirmé qu'en pareil cas plus d'un vieux chasseur africain tourne les talons. Ce fut Lee seul qui poursuivit. A cinquante mètres, il quitta sa monture et mitrilla le troupeau farouche. « De loin » continue lord Randolph, « je vis un lion tomber la gueule en avant, battre deux ou trois fois l'air et rouler dans le fourré. » Et il ajoute : « Quant à moi, je restai à cheval, car je ne savais pas si, après avoir fait le coup de feu, je pourrais remonter en selle assez vite pour m'enfuir. Mais je me rapprochai de Lee, résolu, du reste, à n'intervenir que si la situation devenait critique, d'autant plus que le tir de mon compagnon était très juste. Lee n'était pas nerveux ; je l'étais, moi. Je n'avais pas peur, croyez-le bien, mais j'étais nerveux. Ah ! si j'avais eu mon bon cheval de chasse, Charlie, les lions étaient si près, quelle hécatombe j'en eusse fait ! L'épilogue dépasse tout ce qui précède. Lee a blessé grièvement deux lions, et mis les autres en déroute ; mais le péril subsiste. Chez les lions blessés, l'usage est de se tapir dans les hautes herbes et de bondir sur l'agresseur au passage. C'est ce que Lee explique à son compagnon, en ajoutant : « Je vais aller achever mes victimes. Mais, de grâce, mylord, ne me suivez pas. Jurez-moi que vous ne démarrerez pas d'ici, et qu'à la première décharge de ma cara-

bine, vous tournerez bride et galoperez vers le camp. » Lord Randolph le promit et, en homme de parole, il n'eut pas plutôt ouï la détonation et vu le cheval de Lee se cabrer devant une lionne rugissante, qu'il fit volte-face dans la direction du camp (pour ne pas faire de peine à Lee), en se criant à lui-même un sauve-qui-peut énergique. « J'éprouvai un grand soulagement, » dit-il en terminant, « quand, rejoint par Lee, je me trouvai à cinq cents mètres du lieu hanté par les fauves, car sept ou huit lions, c'est franchement trop de luxe. » Le lendemain, il retourna avec M. Lee et un domestique sur le théâtre de l'action pour retrouver le second des lions blessés. Il se fit hisser, par son serviteur, sur un arbre, et de cet observatoire, il put découvrir l'endroit où râlait le fauve blessé. M. Lee acheva la bête pendant que le cadet des Marlborough l'encourageait de son poste d'observation. Il va rentrer en Angleterre, où le bruit qu'a fait l'aventure de sa chasse au lion dans le Ma-Shonaland lui préparera tout autre chose qu'une arrivée triomphale.

Depuis quelque temps, l'idée originale d'organiser une **Exposition internationale** en Afrique était dans l'air. Elle a pris définitivement corps, et aura lieu à la fin de septembre 1892, à **Kimberley**, le grand centre des exploitations de mines de diamants et d'or. Elle se fera sous les auspices de la municipalité de Kimberley, du gouvernement du Cap, des grandes Compagnies minières, des Sociétés de navigation anglaises, dont les paquebots font le service entre l'Afrique australe et l'Europe, etc. ; et les comités et sous-comités formés à Londres comprennent les noms de personnages importants, tels que le professeur G.-H. Seeley, Sir Donald Currie, Sir Charles Mills (agent général du gouvernement du Cap à Londres), Sir Philippe Cunliffe Owen, etc. Le gouvernement du Cap a souscrit une partie du fonds de garantie ; il promet aux produits envoyés d'Europe pour être exposés le transport gratuit de la côte à Kimberley, et aux voyageurs, une réduction de tarif énorme pour ce trajet (3 livres sterling au lieu de 16). L'industrie allemande et l'industrie autrichienne ont été tâtées et paraissent disposées à participer largement à cette exposition qui promet d'avoir, dans tous les cas, un succès de curiosité auprès des Cafres. C'est la première fois que les aborigènes africains auront assisté à une exposition des produits de la civilisation. Elle leur fera apparemment ouvrir de grands yeux.

Le premier pavillon sanitaire exécuté pour le compte des sous-comités anversoïis de l'**Association congolaise** de la **Croix-Rouge** a été exposé dans le jardin du palais de la Société de l'industrie, des arts et du commerce, à Anvers. La construction offre toutes les conditions

voulues d'hygiène et de confort, elle est en même temps très élégante et très pratique. Ce pavillon sera expédié à Boma le 6 décembre. Au fur et à mesure des ressources du comité, d'autres pavillons y seront aussi envoyés de façon à composer une sorte de campement sanitaire. On espère que ce petit sanitarium sera en état de recevoir des malades vers le mois d'avril 1892. Toutes les mesures sont prises pour qu'il soit pourvu à cette époque du mobilier nécessaire et approvisionné de vivres, de vêtements, etc., pour six mois. L'établissement de Boma est spécialement créé pour porter secours aux blancs, mais le médecin chargé de sa direction est autorisé à employer aussi ses ressources en faveur des noirs qui viennent en grand nombre solliciter des soins, surtout pour les opérations chirurgicales. Des efforts ont déjà été faits dans cette voie, et le D^r Reytter, chef du service sanitaire à Boma, a emporté, à son départ au mois de mai dernier, un fort approvisionnement de vivres, vêtements, couvertures, etc., destinés aux indigènes. Le *Mouvement géographique* publie une lettre du docteur au président du Comité; l'intérêt qu'elle présente nous engage à en reproduire quelques extraits : Les malheureux se présentaient en masse et j'ai dû faire une première distribution; vous ne sauriez croire les services déjà rendus par les bonnes couvertures, les linges de pansement et les chaudes chemises. J'en dispose surtout pour les malheureux qui viennent à la consultation, hommes, femmes et enfants sans ressources, qui ne sont employés nulle part et que leur misère oblige à venir se présenter à l'hôpital. Parmi nos soldats et nos travailleurs, nous avons aussi quantité de souffreteux; quelques-uns gagnent trop peu pour s'acheter des vêtements, d'autres, sont minés par la maladie. En ce moment, la saison est très fraîche (très froide même pour les noirs), et les couvertures et chemises de flanelle sont très appréciées. Ces dernières sont pour eux un luxe et ils ne les portent que le dimanche...

Il n'y a pas que les noirs, c'est triste à dire, qui se présentent aux distributions. Il y a quelques jours sont venus deux malheureux marins anglais qui avaient quitté leur navire, espérant trouver ici du travail. Ils étaient sans ressources, couchant à la belle étoile, parfois sous un hangar, sans vivres, presque sans vêtements; ils étaient malades, grelottaient de fièvre, et n'avaient pas de quoi acheter la moindre chose. Ils ont été soignés avec les ressources de la Croix-Rouge...

J'attends avec une vive impatience les premières installations du sanitarium de la Croix-Rouge. L'encombrement des malades est grand, et, plus que jamais, le besoin d'un hôpital se fait sentir.

Nous avons eu le plaisir de voir et d'entendre à Genève MM. Allégret et Teissières, de la Société des Missions évangéliques de Paris, qui nous ont entretenus du voyage d'exploration qu'ils viennent de faire au **Congo français**, et de l'œuvre nouvelle qu'ils vont être appelés à entreprendre dans ce pays, si la libéralité des chrétiens de langue française permet d'ajouter ce champ de travail à ceux du Lessouto, du Zambèze et du Sénégal, pour ne parler que des établissements de la Société en Afrique. La partie de la région du Congo qui a été adjugée à la France a été explorée par S. de Brazza, il en est le gouverneur actuel et a su s'acquiescer, par sa douceur et son équité, la confiance des populations indigènes. L'administration invite les missionnaires à venir former les natifs au travail libre, à reconstituer la famille indigène. Elle a consenti à barrer la route à leur plus grand ennemi en interdisant l'importation des spiritueux dans le Haut-Ogôoué. D'autre part, les missionnaires américains fixés d'ancienne date dans la région, n'étant pas disposés à donner l'enseignement en français, ni en mesure de fonder de nouvelles stations dans l'intérieur, sont prêts à céder leurs établissements au Comité français, qui, d'après la *Semaine religieuse*, adopterait le plan suivant : Il conserverait une station à la côte, afin d'assurer la continuité de ses rapports avec l'Europe et avec le gouvernement de la colonie. Il reprendrait les stations fondées par les Américains, qui ont déjà commencé à traduire la Bible dans la langue du pays. Il fonderait ensuite des écoles où il formerait des instituteurs et des catéchistes indigènes et où il enseignerait aux noirs les arts manuels. Les missionnaires feraient des courses d'évangélisation sur les rives du haut fleuve, et en ramèneraient des enfants qu'ils renverraient dans leurs villages après leur avoir donné une bonne éducation. Puis, ils établiraient une station au cœur du pays entre les deux bassins de l'Ogôoué et du Congo. Ils pénétreraient ainsi, de concert avec leurs collègues de langue anglaise qui occupent les rives du grand fleuve, dans une région de l'intérieur du continent qui est encore à l'abri de l'influence musulmane et de la mauvaise civilisation.

Nos lecteurs se rappellent la décision du **Comité de l'Afrique française** d'envoyer de sérieux renforts à M. **Dybowski**, chargé de continuer l'exploration commencée par Paul Crampel entre l'Oubangi et le lac Tchad. Eu égard aux dépenses considérables qu'il faut faire pour arriver à un résultat, ses ressources sont bien restreintes. Aussi, le prince Auguste d'Arenberg, président de ce comité, a-t-il écrit à M. le secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-

Lettres, pour demander si l'Académie ne pourrait augmenter ses ressources à l'aide de la fondation Garnier. On sait que ce legs, dont le revenu est de 13,000 fr., est affecté aux frais d'un voyage scientifique dans l'Afrique centrale ou dans la Haute-Asie par un ou plusieurs Français. Le prince d'Arenberg signale en même temps à l'Académie les questions qui pourraient être étudiées dans le bassin du lac Tchad et dont l'intérêt scientifique justifierait parfaitement ses libéralités. L'occupation romaine s'étendait très loin, au sud, dans le Sahara. Barth en a retrouvé d'importants vestiges à Gharbia et à Gharbia, dans le Fezzan. Cornélius Balbus conquiert Ghadamès et Djerma; Pline et les géographes anciens renferment des renseignements curieux sur le Soudan. Si, comme on n'en peut douter, des relations ont existé entre le monde antique et le pays des noirs, le prince d'Arenberg se demande s'il n'y a pas lieu d'en rechercher les traces dans le pays même. Au point de vue de la connaissance de l'Orient musulman, l'histoire de la pénétration de l'Islam en Afrique et de la fondation des grands États noirs, qui en a été la conséquence, dans le bassin du Tchad, est incomplète sur bien des points, malgré les savantes recherches de Barth et de Nachtigal. Tout reste encore à faire pour la linguistique et l'ethnographie des régions situées entre l'Oubangi et les rives méridionales du Tchad. La demande de M. le prince d'Arenberg a été renvoyée à la commission du prix Garnier.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

La moyenne du temps nécessaire pour traverser le canal de Suez va constamment en diminuant d'année en année. L'année dernière elle était de 24 heures 6 minutes, tandis qu'en 1889 elle était de 25 heures 50 minutes, en 1888 de 31 heures 15 minutes, en 1887 de 33 heures 58 minutes et en 1886 d'au moins 36 heures. Dans les années antérieures, la durée moyenne de la traversée des navires utilisant la lumière électrique, était de 32 heures 4 minutes.

D'après une dépêche de Zanzibar, le capitaine Lugard, qui était installé dans l'Ou-Ganda avec une force de 500 hommes, a infligé une grave défaite aux indigènes de l'Ou-Nyoro.

M. Portal, consul général britannique à Zanzibar, s'efforce de faire de cette île le centre du commerce de l'Afrique orientale. Il travaille à faire déclarer Zanzibar port-franc pour les importations.

Le *Reichsanzeiger* a annoncé que le Conseil colonial de l'empire allemand a décidé, à l'unanimité, de reconnaître qu'il y a lieu d'accorder aux missions établies dans les colonies africaines des avantages en ce qui concerne les droits de douane et les impôts.

La région du mont Paré, dans l'Afrique orientale allemande, a été recommandée aux colons qui désirent y émigrer, comme spécialement propre aux plantations de café. L'eau, les vivres, le bétail y abondent; le climat en est salubre et les indigènes qui l'habitent sont très pacifiques.

Une voyageuse française, M^{lle} Saint-Omer, qui, à l'âge de 62 ans, a déjà fait, il y a deux ans, seule, à ses frais, le tour du monde par l'hémisphère boréal, a entrepris de le faire de nouveau par l'hémisphère austral. Son voyage doit durer trois ans. Elle se propose de recueillir, pour la Société de géographie de Paris, des documents sur la vie de la femme et l'éducation de l'enfant dans les pays qu'elle traversera, surtout dans l'Afrique centrale.

Dans une séance récente de la Société coloniale allemande, le prince de Wied a annoncé que le D^r Peters s'occupe actuellement de la question d'utiliser les éléphants d'Afrique pour les expéditions et les caravanes. Il installerait une station d'éléphants au Kilimandjaro, où les pachydermes sauvages seraient dressés, comme le sont, à Ceylan, ceux qu'emploie le service civil britannique.

Le major von Wissmann, venu au Caire pour y recruter des Soudanais en vue du transport du steamer destiné au Victoria-Nyanza, est atteint d'une pneumonie qui ne lui permettra pas de reprendre son service au moins pendant une année.

La mission catholique de Bagamoyo a acheté de vastes terrains à Mombas, afin de pouvoir déployer de là une grande activité dans la région située entre cette partie de la côte et le Kilimandjaro, où elle a déjà fondé une station.

Une dépêche de Zanzibar, arrivée à Bruxelles au commencement de novembre, a annoncé que le capitaine Stairs et toute sa caravane sont arrivés à Tabora le 7 septembre. Il se dirigeait sur Karéma, où il comptait passer le Taganyika pour aller à Mpala et de là dans le Katanga. Le voyage s'était effectué dans d'excellentes conditions. Peu de caravanes ont marché aussi rapidement. Il ne lui a fallu que deux mois pour aller de Bagamoyo à Tabora, et tout permet d'espérer que l'expédition a atteint Karéma au commencement d'octobre et qu'elle a quitté Mpala pour se diriger vers le Louapoula.

La Société coloniale allemande a tenu, à Hanovre, dans la première quinzaine de novembre, une session où se sont rencontrés les plus connus d'entre les explorateurs allemands, le D^r Schweinfurth, le comte Pfeil, le lieutenant Morgen, le D^r Junker, etc. Il a été décidé de subventionner le plus largement possible les Sociétés d'émigration organisées pour peupler d'Allemands l'Afrique orientale.

Les arbres produisant le caoutchouc, employé comme matière isolante, sont très communs dans les forêts de l'île de Madagascar. Malheureusement, leur nombre ne tardera pas à diminuer par suite de la méthode d'extraction du suc. Les indigènes, et même les blancs occupés à ces travaux, ne craignent pas d'abattre l'arbre pour récolter plus facilement la précieuse matière.

Le capitaine Bia, chef de l'expédition de la Compagnie du Katanga, par le Sankourou, a quitté Kinchassa sur le *Henry Reed*, pour se rendre directement,

par le Kassai et le Sankourou, au camp de Lousambo pour y préparer sa colonne de porteurs.

M. G. Grenfel, de la Société des missions baptistes d'Angleterre au Congo, a été nommé commissaire du gouvernement de l'État indépendant pour la délimitation des frontières congolo-portugaises dans le Lounda.

Le 22 avril, le D^r Guinness, de la Baptist Missionary Union, s'est mis en route pour traverser le district situé entre le Lopori et le haut Congo. Cette exploration terminée, il rentrera à la mission de Bougondanga, sur le Lopori. Il compte ensuite se diriger vers le sud, par terre, jusqu'à la Maringa, afin de se rendre compte de la densité de la population qui y habite et des autres conditions du pays.

Le *Mouvement géographique* nous apprend que plusieurs factoreries ont été fondées, par la Société belge du haut Congo, sur l'Oubangi supérieur, en amont des chutes du Zongo. Sous la direction de M. Camille Delcommune, directeur-adjoint de la Société, le steamer *Auguste Bernaert* a franchi sans difficulté aucune la succession de rapides qui obstruent le grand coude de l'Oubangi, obstacle que, jusqu'ici, on croyait assez important pour empêcher le mouvement de va-et-vient des vapeurs.

M. de Brazza s'est mis en route, avec une escorte, pour la haute Sangha, où il va continuer les travaux de l'expédition Fourneau et organiser solidement les stations françaises.

Des indigènes arrivés à Lagos y ont apporté la nouvelle que le sultan du Ouadaï a été renversé par une secte religieuse qui dominerait tout le Soudan. On craint qu'elle n'ait des intelligences avec les Mahdistes.

Le ministère français des affaires étrangères a notifié aux puissances les divers traités intervenus à la côte occidentale d'Afrique (côte d'Ivoire), depuis le 1^{er} janvier 1891, entre les représentants du gouvernement de la république et les chefs indigènes. Ces traités assurent à la France la côte, depuis la colonie anglaise de la Côte d'or jusqu'au Rio Cassaly, près du cap des Palmes, et l'Hinterland, de l'Atlantique jusqu'aux États de Samory et de Tiéba, le Baoulé, le Tiassolé, le Suorodouara, etc.

M. Ch. Soller, membre du Conseil supérieur des colonies, est chargé d'une mission scientifique dans l'Afrique occidentale, à l'effet d'y poursuivre des études d'histoire naturelle, d'ethnographie et de géographie générale.

L'agence Havas a reçu de Tanger un télégramme du 6 novembre, d'après lequel les ulémas réunis à Fez pour délibérer sur la question du Touat, ont, sous l'influence de leur chef principal, blâmé les agissements de Mouley-Hassan et conseillé de pacifier le Maroc avant de penser au Touat.

CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

Le gouvernement anglais a communiqué à la Chambre des Communes plusieurs documents relatifs à la traite dans l'**Afrique orientale**,